

GRINCEMENTS DE GRILLE EN AVANT DU POÈME

Il y a dans le débat qui nous occupe, cher Michel, plusieurs fils que vous tramez ensemble, qu'il me faut démêler. L'imbroglia vient d'ailleurs partiellement de mon fait. Tâchons d'y voir clair. Se croisent dans votre texte du n° 92 le fil rouge de l'esthétique, élitisme contre populisme ; la question des médias et de la communication ; l'altération alléguée de la culture. Je veux m'abstenir quant à moi de tout radicalisme de méthode, de toute forme d'arbitrage hâtif.

Commençons par le fil esthétique. Je constate, amusé, que vous choisissez pour unique exemple des hommes de théâtre. Jean Vilar, Shakespeare, Sophocle. Soit ! je vous accorde le déplacement du poème jusqu'à la scène, convaincu plus qu'un autre que le théâtre lui fournit spontanément ses ailes protectrices. Poètes dramatiques Shakespeare, Sophocle je suis entièrement d'accord. Dont manquent cruellement, à mon sens, le poème, le théâtre contemporains. Car l'élitisme républicain, qui ne le partagerait ? J'ai moi-même été élevé dans Vilar, ébloui par le *Cid* Gérard Philipe, vu très jeune dans un cirque de la Porte Maillot. Quant à Shakespeare, tout autant poète par le vers « blanc » (qui s'en avise en France ?) que metteur en actes, en action, par son sens du drame, Shakespeare, donc, à qui s'adressait-il ? À l'ensemble de la société de son temps, seigneurs ou populaire, ces derniers appelés « groundlings » ou « parterriens », mâchant debout avec moins d'élégance qu'au Fouquet's de la saucisse frite pendant les représentations, circulant chope de bière à la main comme aucun mâchouilleur de pop-corn n'oserait se déplacer lors d'un concert de Johnny Halliday, ne prêtant attentivement l'oreille, semble-t-il, qu'aux grands monologues en vers. Sans oublier cependant l'autre Shakespeare le même, tout ensemble homme d'affaires, actionnaire de son théâtre, retraité de Stratford confortablement assis sur son pécule. Je ne vous étonnerai pas, Michel : ma naïveté esthétique préfère Shakespeare, Hugo, Whitman, leur englobement du populaire, leur sens démocratique essentiel, leur variation des allures et des rythmes selon la plus ou moins grande complexité de leur propos, aux méditations alambiquées de Mallarmé sur le poème mime du théâtre, mime des autres arts, mime de lui-même à l'infini. Théâtre social contre théâtre mental. Moi, du côté du public, de la foule, derrière Whitman, lequel disparaît jusqu'à la transparence parmi les houles d'émigrants de Manhattan avec délices, frayeur et héroïsme. Tout retranchement m'exaspère s'il ne se réclame du désert. Populisme ? C'est vite dit, mépris méprise faciles. Ne pas savoir, ne pas pouvoir parler à tous nous expose bien évidemment aux contre-attaques du populisme politique réel, comme nous avons vu dangereusement en France il y a peu, comme il se peut que nous voyions demain sous des formes plus sournoises. Il y a abandon de terrain par la poésie. Prouvez-moi le contraire !

Maintenant les médias. Notre débat m'aura très vite incité à lancer une enquête sur la place de la poésie, du poème dans les médias. J'entends les médias les plus simples, les plus directement liés à l'écriture, donc notre écriture, j'ai nommé les journaux. Ni optimisme ni naïveté dans ma démarche, mais l'appel au bon sens. Méthode analytique cartésienne, ni plus ni moins. Il fallait aller voir de plus près. Qui l'avait fait auparavant ? Réponse : personne. Vous nous apostrophiez dans *Libération*, donc nous donnez l'opportunité d'un droit de suite. Je téléphone au Journal, j'attends, je sollicite, j'insiste, je ruse, je bats en retraite, je reviens à l'attaque. De deux choses l'une, me dis-je : ou bien

je n'appuie pas sur la même sonnette que Michel, ou bien débattre du poème les ennuie. J'exerce ma ténacité, on me consent une colonne de « lecteur », au demeurant bien mise en page, le jour même du remaniement ministériel. Politique, poésie dans un même mouchoir. On lit par proximité, la légitimité suit. Réfléchissons : il faut donc qu'il y ait quelque chose, polémique, accident, désaccord pour entrer dans les pages d'un journal. Vous avez vous-même montré l'exemple qu'ensuite, cela m'amuse, vous dénoncez. Car la poésie a été « visible » dès lors que vous avez désigné « l'obscénité » de la « nappe poétique ». Je vous concède cependant très authentiquement qu'on doit se demander si cette visibilité-là est de bon aloi pour le poème. Je n'en suis pas sûr. Il existe des visibilitées certainement plus subtiles. En revanche, qu'il n'y ait pas eu d'événement ou de débat poétique jusqu'à nous, laisse entendre qu'un éloignement du poème tout au fond du paysage se fait avec l'accord des poètes. Autrement dit leur non-interventionnisme médiatique implique et confirme une esthétique (une morale ?) du « retrait ». Ai-je jamais pu vous laisser croire que je méprisais les paradoxes ? Tenez : le jeune pigiste de *Libération* que je viens d'interroger sur le rôle du poème dans le Cahier Livres de son journal m'avoue tranquillement, sans le moindre état d'âme, que non, il n'assiste jamais à aucune lecture de poésie. Une fois encore vérifier les principes de nos juges, fût-ce pour l'esthétique, est un banal travail de démocratie. Entendez comme ces deux mots grincent ensemble : esthétique, démocratie. Ne pourrions-nous pas sonder notre vieille tradition française quant à ce grincement, à l'heure même où plus grinçante mille fois, s'ouvre la grille du nouveau siècle ?

Reste le difficile problème du marché culturel sur lequel vous nous alertez, que dis-je, nous admonestez. Notre esprit offensif serait combat d'arrière-garde, commentez-vous, Maginot de l'imaginaire. Nous ferions en somme une erreur de stratégie. Je souhaite vous avoir montré ci-dessus que non. Qui de vous ou moi est en vérité le plus « idéologue » ? Patrimoine est un mot que j'exècre, à votre exemple, mais pas pour les mêmes raisons. L'argent s'en est certes emparé. Mais c'est le mauvais usage du mot qui me paraît avoir permis cette appropriation. Patrimoine sent le vieux propriétaire foncier. Or dans le domaine des réalités terriennes, vous le savez, tout patrimoine qui se transmet se divise, se démembre, se dissémine. Dans le culturel cependant, il prétendrait tenir tout entier dans la collation et l'intégrité identitaire. Comme si, s'appliquant au temps, la valeur d'espace patrimonial se pervertissait. Du patrimoine à la patrie il n'y a plus alors qu'un pas. Or l'histoire nous enseigne que celle-ci fut toujours divisée, que son rassemblement est une réalité fictive, préluant à de prochaines divisions. Je suis, je vous le dis, excédé par le concept d'« identité ». Rien ne nous la garantit sur terre, où nous n'avons d'identité assurée que celle de « mortels ». Ainsi plus que de l'argent je me méfie de ce que l'on fait du temps. Qu'on le pré-vende aux touristes, qu'on l'enferme dans des sachets « culturels », qu'on le débite en tranches patrimoniales pour râteliers du troisième âge, cela vient d'abord de notre rapport mal défini, ambigu à lui. Bien plus selon moi que du pouvoir, propre à l'argent, de circuler et se fixer sur des entités consommables. C'est pourquoi je me retrouve finalement du côté de la circulation du poème plutôt que de son « retrait » identitaire. J'irais même parfois jusqu'à croire – les jours de grand optimisme – que la nature « métaphorique » de la poésie la rend indéformable mais que cette inaltérabilité foncière exige d'être constamment soumise à l'épreuve, à la tentation, à la médiation de la « vulgarité ».

Jacques Darras